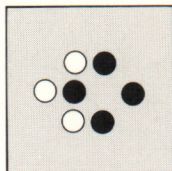


François Dominique

Aséroé

Figures de l'oubli



P.O.L

Aséroé

Figures de l'oubli

François Dominique

Aséroé

Figures de l'oubli

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-249-4



Capitaine Hatteras

Arcane onze

Ange noir du cachemire

I

ASÉROÉ

Elle n'a jamais cessé de m'émouvoir. Tous les ans, au début de l'été, parfois jusqu'au milieu de l'automne, je ne manque pas de lui rendre visite. Je ne la cherche pas longtemps. Tandis que d'autres passeraient à deux pas sans la voir, je l'aperçois de loin, je la reconnais, m'approche, me penche sur elle et prononce à voix basse les mots qui lui conviennent, le nom qu'elle porte. Elle se met aussitôt à rougir. Le pied étroit, élégant — comme dans toute l'espèce — est joliment couperosé.

Je ne me fais guère d'illusions : cette apparence d'émotion, ce léger coloris ne sont pas une réponse aux paroles affectueuses que je puis prononcer, mais une réaction aux propriétés de l'air ambiant, au degré de gaz carbonique que la respiration naturelle des plantes (ou simplement une haleine viciée comme la mienne) est susceptible d'accroître.

Sitôt cueillie, elle se colore davantage, comme prise de malaise. Elle n'en sera pas moins douce au palais, croquante et parfumée, à condition de ne pas gâter son arôme avec de l'ail et des épices, de ne pas lui imposer la présence néfaste de vulgaires mousserons.

Amanita rubescens est le seul champignon quasi émotif que je sois capable de mentionner.

C'est avec raison que l'on se méfie de la tendance — fort ancienne mais imbécile — du cerveau à projeter sur les choses de la nature quelques penchants de l'homme. Je me tiens là en forêt, tel le promeneur ébahi par le spectacle réputé naturel d'un coucher de soleil, la lumière de l'aube, les hautes crêtes, le cristal des sources, parmi tant d'autres parties intéressantes du paysage, la pensée abrutie par l'irruption de métaphores.



Résolu à me passer de la brocante des images, je me suis demandé s'il existait un état de la pensée, ou plutôt un état de la matière tel que mots et choses ne soient pas séparés. Dans l'affirmative, cette découverte ouvrirait à toutes les formes de création un champ radicalement nouveau. Me posant de façon désinvolte cette question singulière, je ne pouvais

souçonner le caractère inhumain du semblant de réalité qui devait en résulter.

Je crois venu le moment d'évoquer mon expérience. Je veux d'abord faire observer que la classe des champignons constitue un ensemble très vaste, non dénombré ; quand les spécialistes avancent le chiffre de 120 000 espèces, ils savent que ce chiffre doit être majoré au fil des ans parce que le croisement des variétés, de brusques mutations, l'occurrence de nouvelles formes dont la sporée dormait depuis des siècles nous obligent à ajouter sans cesse, au sein d'une classification rigoureuse mais déjà encombrée de types inclassables, de curieuses sous-espèces et leurs succédanés. En outre, certains de ces rejets mycologiques ont un aspect tellement inattendu que l'on peut se demander si la classification elle-même, patiemment élaborée par les Quelet, Kühner, Pilat, Romagnesi et bien d'autres, ne devra pas être remise en cause.

Quelle espèce animale ou végétale serait capable d'évoluer au point de rendre caduques les grandes divisions entre vertébrés et invertébrés, cryptogames et phanérogames ? Aucune. Cela n'empêche pas le monde animal ou le monde végétal de faire surgir de nouvelles espèces (les innombrables variations de l'orchidée en sont un bel exemple), mais les grandes lignes de la classification ont atteint un degré de certitude suffisant pour embrasser l'ensemble des espèces, y compris celles dont la vie — encore à venir — ne peut être nommée.

Pour les champignons, c'est une autre affaire. Ils n'appartiennent pas à un règne défini. Par nombre d'aspects ce sont des animaux, protozoaires ou protophytes ; par d'autres ce sont des végétaux à croissance géotropique, comme certaines algues. Puisque leur apparition semble avoir précédé celle des règnes végétal et animal, on se contente de dire qu'ils tiennent de l'un et de l'autre. Dès lors, il suffira que parmi les sous-espèces à venir il s'en trouve une seule dont les propriétés évoquent nettement le côté animal ou végétal pour que s'effondre aussitôt la grande division entre *Basidiomycètes* et *Ascomycètes*.

J'aurais aimé que mon expérience portât sur les amanitacées : les sujets sont élégants, finement colorés et manifestent toujours, à l'exception de la tue-mouches ou *Muscaria*, une certaine propension à la solitude qui n'est pas pour me déplaire. J'ajoute que les amanites semblent vouloir se comporter comme l'expression la plus significative des problèmes que la vie muette et le pouvoir de nomination auraient en commun : douceur et violence, bien et mal, comestible et incommestible, fécond et meurtrier. Ne ressemblent-elles pas à la chose « bonne-mauvaise » que Platon soumet au jugement hâtif du jeune Alcibiade ? Toutefois, sous l'angle de la beauté, elles échappent à la contradiction : elles sont toutes splendides. La plus belle, la meilleure de toutes (préférable à la morille et à la truffe), est l'Amanite des Césars ou *Orange vraie* dont la couleur évoque l'opale de feu

(comparaison n° 1), le disque solaire au crépuscule (comparaison n° 2) ou le minerai d'arsenic (n° 3). A l'opposé (mais non moins belle, blanche et nacrée) se tient la phalloïde, poison radical. D'horribles douleurs abdominales, des sueurs abondantes, une soif ardente, des tremblements, des crampes et le refroidissement progressif des extrémités, accompagnés d'une terrible anxiété : tels sont les signes avant-coureurs de la mort du consommateur ou de l'ennemi, une semaine, treize ou vingt et un jours plus tard.

Ainsi, deux variétés de la même espèce offrent le pire et le meilleur. Je ne vois que la pensée pour se partager entre de telles extrémités.

Il me fallait cependant trouver une espèce différente, moins fixée, susceptible de brusques mutations, qui vînt à *la fois* modifier l'ordre des choses et le système de nomination.



Il existe une autre sorte de champignons, quasiment bâtarde, mal définie dans la famille des phallacées, que les savants ont nommée *Anthurus Archeri en forme d'Aséroé*. Originnaire d'Australie et d'Afrique du Sud, elle se présenta en France de façon inopinée à l'automne 1920, aux environs de La Petite-Raon, au sud de Saint-Dié sur le versant ouest des Vosges. On trouve dans la presse de l'époque le

témoignage de déclarations superstitieuses et de dénonciations pour sorcellerie ayant entraîné des enquêtes de police. Les nouvelles formes d'*Anthurus* apparues si brusquement dans les sous-bois des Vosges causent de l'effroi. On voit un médecin de Saint-Dié, nommé Lucas, aller jusqu'à déclarer que ce champignon inconnu est porteur de germes infects introduits sur le territoire français par les revanchards allemands. Une épidémie de grippe au cours de l'hiver vient à point nommé lui servir de preuve et fournir à quelques idiots patentés le motif d'une réclamation auprès des autorités militaires (*Journal des Vosges*, 26 octobre 1920, p. 3).

Aujourd'hui l'*Anthurus* est devenu commun en Bourgogne (autour de l'abbaye de Cîteaux), dans le Jura et en Savoie. Une ou deux générations suffiront pour qu'il gagne toutes les forêts d'Europe.

L'*Anthurus d'Archer* revêt d'abord la forme d'un œuf rond, membraneux et ferme. Si on le coupe par le milieu, on observe de part et d'autre, dans une chair translucide et cartilagineuse, deux structures sanguines dont la courbure et les replis évoquent un fœtus jumelé dans la première phase de sa gestation, avant que tel ou tel membre ait acquis les contours qui permettent de l'identifier avec précision. Au bout de quelques jours, la cuticule se fissure et laisse passer cinq à sept lanières effilées, triangulaires, qui sortent rapidement de terre et s'élèvent jusqu'à 15 ou 20 cm au-dessus de la surface du sol puis s'incurvent

en arrière à la façon des pétales d'iris. Ces lanières ont une surface écarlate, tapissée d'une gléba rugueuse. Quelques jours encore et la gléba se couvre d'un réseau de pustules humides et noires.

Dès le début de cette étrange floraison, le champignon dégage une odeur insupportable et si tenace que le passant le plus distrait ne peut manquer d'être alerté avant même d'avoir vu la chose.

Parvenus à maturité, les plus beaux sujets ressemblent à des doigts ou plutôt à une serre de rapace révulsée vers le sol. Mais je ne connais pas d'animal qui ait une peau si obscène. La chose tient de l'écorché, immobile, rivé à la terre.



En écrivant tout ceci, je mesure bien les effets néfastes de mon expérience ; je voulais éviter le poids des métaphores pour discerner une forme de vie nouvelle dont je croyais être capable de témoigner. Au contraire, et loin de la vie des choses, je croule sous les images. Le plus singulier de tous les champignons qui me semblait à même, par son caractère inédit et insolent, de déjouer les pièges de langage s'acharne contre ma pensée et me contraint à l'emploi abusif d'images zoomorphes et anthropomorphes : « œuf », « chair », « membres », « peau », « doigts », sans compter l'inévitable écorché des salles de dissection.

Pour moi, cette affaire est plus grave qu'il n'y paraît. Elle m'aurait coûté la vie si je ne m'étais aperçu à temps de la nécessité de supporter le stade oral ou écrit de la description métaphorique, fût-elle sauvage et débridée, avant d'accéder à un autre niveau de perception et de langage, à une autre forme de vie.

Pour être bien compris, je dois faire observer d'abord que le vocabulaire mycologique attire de façon pressante (dans toutes les langues du monde) les comparaisons organiques, libidinales. Bien plus, il n'est aucune perversion, même la plus morbide et la plus criminelle, qui ne soit évoquée par la description savante la plus objective. Je suis désormais capable de démontrer que cette particularité, sans exemple parmi les autres sciences de la nature, ne tient pas au langage ni à la disposition d'esprit vicieuse des savants ; elle tient à la chose elle-même, au caractère le plus fondamental de toutes les espèces mycologiques.

Je pourrais faire précéder l'ultime démonstration par l'analyse détaillée des binômes latins qui fondent la terminologie, mais la liste des noms vernaculaires, plus familiers au lecteur, est assez édifiante :

Unguline marginée, volvaire gluante, vesse-de-loup, trompette-des-morts, tricholome malpropre, tremellodon gélatineux, tête de Méduse, sulfurin puant, satyre puant, stirée hirsute, entolome livide,

Il m'importe peu que le poète (le Rimbaud) ait avalé ou craché l'hostie de l'extrême-onction. J'aimerais plutôt savoir pour quelle étonnante raison personne n'a rien dit des *mots*, des derniers mots du Vivant, chuchotés auprès du confesseur.

Depuis longtemps, j'entrevois un espace vierge de toute inscription ou seul un regard étranger saurait donner corps à mes pensées, où le sens précis de tout ce que je veux dire dépendrait de ce regard subtil. Une telle œuvre — immaculée, je n'ai pas dit innocente — serait assez vide, assez généreuse pour se plier à toutes les attentes...



9 782867 442490

921461-1 Imp. en France 03-92
ISBN : 2-86744-249-4



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

93 F